



Bruno Arpaia

Du temps perdu

Traduit de l'italien par Fanchita Gonzalez Batlle
Format 14 x 21. 224 pages. 17 €
ISBN 2-86746-318-1. février 2003

J'ai connu ma première défaite en 28, quand nous étions encore en Espagne. J'avais douze ans, et je ne l'ai pas encore oubliée. Nous habitons au Llano, un quartier ouvrier de Gijón, là-haut dans les Asturies. Vous n'y êtes jamais allé ? Une ville le long d'une grande baie, avec le vieux quartier de Cimadevilla perché sur un promontoire. Là commençaient la plage et la promenade, un peu plus à l'intérieur c'était le centre de la ville et ensuite, au fur et à mesure, les autres quartiers. Autour, des terres et des champs verts qu'on ne s'attend pas à voir en Espagne, des mines de charbon, des pêcheurs, quelques usines, le Cantabrique, une pluie obstinée qui, lorsqu'elle commençait, pouvait vous poursuivre été comme hiver... Une belle terre, très belle, et je ne le dis pas parce que j'y suis né.

Bref, un après-midi, ça devait être en avril 1928, nous entendons un timbre de bicyclette. Ma mère se penche à la fenêtre, ma sœur Libertad et moi derrière elle. C'était Vicente, un des trois surveillants de la mine de Pola de Siero. Il nous dit sans nous regarder que la sixième ou la huitième galerie s'est effondrée, je ne me rappelle plus laquelle, et que trois mineurs sont restés dessous, dont mon père.

Je n'étais qu'un gamin, mais malgré tout, je n'étais pas idiot : c'était connu que pour économiser on avait fait construire dans quatre galeries une armature qui risquait de céder si on soufflait dessus... Nous avons mis six jours pour les tirer de là. Quand ils sont remontés, il était trop tard. Il aurait mieux valu les laisser ensevelis là, bien mieux. Ma mère se serait évité ce déchirement, six nuits dans le froid, la litanie des espoirs inutiles, pour ne le revoir que lorsqu'il n'était déjà plus lui, sale de terre et de charbon, le visage tordu et dur, la langue enroulée dans la bouche, un œil à moitié ouvert... Je me souviens encore de ce visage, plus que de l'autre, le vrai. À force, j'ai digéré cette histoire. Mais ma mère, à partir de ce jour-là, s'est mise à tourner à vide. D'abord elle n'a plus voulu entendre parler de mineurs, de socialistes et de grèves... En somme, c'était comme si le pauvre homme n'avait jamais existé, comme si on avait balayé sa vie. Puis elle a commencé à se donner des airs de noble à la cour... Elle travaillait toujours comme couturière, ça oui, et je crois même qu'elle était bonne. Mais le matin elle enfilait tous ses colliers de pacotille, un tas de bijoux en toc, et elle se mettait aux fourneaux. C'était la seule chose qu'elle faisait à la maison. Le reste, elle nous le refilait à nous : ma sœur, moi et mon petit frère, Marcial. Moins il rentrait d'argent à la maison et plus elle se comportait en grande dame, elle gaspillait à tort et à travers. Un jour, une voisine lui a demandé de lui prêter un petit chapeau pour un mariage. Ma mère a accepté. Mais quand elle l'a récupéré elle ne l'a même pas

regardé, elle l'a pris entre le pouce et l'index et l'a jeté : il ne serait pas dit qu'on l'avait vu sur la tête d'une autre. Dieu nous garde...